LA VALIDITE DE NORMES FONDAMENTALES

Le mot «norme» est utilisé de différentes façons dans les discussions philosophiques. L'analyse de ces différents usages nous prendrait trop de temps. Je veux simplement vous donner quelques exemples de ce que j'en tends par «norme fondamentale».

- 1. Les hommes devraient chercher la paix (Hobbes).
- 2. Les poètes devraient être exclus de l'état (Platon).
- 3. Je ne devrais pas préférer mon bien propre, moins important, au bien plus important d'un autre (Sidgwick).
- 4. Tu dois te donner tout entier au but que tu as reconnu comme la tâche idéale (Wundt).
- 5. Agis de façon à ce que la maxime de ta volonté pourrait à chaque instant servir comme principe d'une législation universelle (Kant).
- 6. Tu ne devrais pas faire aux autres ce que tu ne voudrais pas que les autres fassent à toi.

L'interprétation de chacune de ces six énoncés offre de graves difficultés sémantiques, et on pourrait dire la même chose d'autres exemples qui seront donnés plus tard.

Le terme «fondamental» dans l'énoncé «norme fondamentale» est défini par relation à un système de normes - un système d'entités en connexion dont au moins une doit être une norme.

Une norme est dite «fondamentale» en relation à un système normatif, si une des deux conditions suivantes est satisfaite :

a) la norme doit être un axiome du système ou b) si elle est dérivée, elle ne doit pas être dérivée de prémisses contenant une norme ni à l'aide de règles contenant une norme.

Cette seconde possibilité, difficile à réaliser, est moins importante que la première.

De nos six propositions les quatre dernières sont conçues par leurs auteurs comme fondamentales dans ce sens. En effet, ces auteurs essaient de déduire d'autres normes à partir d'elles, parfois même toutes leurs normes. Dans ces déductions, on n'utilise pas d'autres normes.

Il est évidemment concevable qu'un philosophe introduise un système normatif qui ne contient pas de normes dérivées et une centaine de normes fondamentales. Toutefois, pour des raisons simples, l'éthique et les autres systèmes normatifs tendent, comme les systèmes hypothético-déductifs de notre science, à une forme hiérarchique (pyramidale).

Les deux premiers exemples sont des normes dérivées. Hobbes déduit sa norme «les hommes devraient chercher la paix» du principe de l'hédonisme, et d'une hypothèse selon laquelle la guerre cause la souffrance et détruit le plaisir. Cette dérivation est possible à cause du principe de l'hédonisme (par exemple : « vous devez chercher le plaisir ») en forme normative mais ne le serait que difficilement si on énonçait le même principe en forme indicative (comme «tous les hommes cherchent le plaisir »).

Certaines normes pourraient être vraies.

Nous pouvons indiquer comme thème principal de cet exposé, une thèse que je crois être vraie et qu'on peut énoncer ainsi :

«Il n'y a pas de raisons valables a priori qui empêcheraient une norme fondamentale d'être vraie dans le même sens où une proposition serait vraie».

La doctrine selon laquelle des normes ne sauraient être ni vraies ni fausses.

L'importance de cette doctrine est due à une tendance qui prévaut tout au moins dans les milieux philosophiques anglo-saxons et qui vise à nier la possibilité de connaissance normative (par exemple : de connaissance éthique normative).

Selon ce mouvement, nous pouvons savoir si la terre est ronde ou non mais nous ne savons pas - et nous sommes dans l'impossibilité de jamais savoir - si l'on doit agir de façon à ce que «les maximes de votre volonté puissent servir simultanément comme principes d'une législation universelle ». La différence s'exprime souvent d'une manière succincte en disant que tandis qu'une proposition peut être vraie ou fausse, une norme ne peut être ni vraie ni fausse. Une norme peut être valide ou invalide mais son genre de validité est différent de celui de propositions, c'est-à-dire : différent de la vérité.

Dans l'usage non philosophique, «vrai» et «faux» s'appliquent à des normes ou jugements de valeur. Des recherches empiriques, encore inédites, utilisant des questionnaires, l'ont montré d'une façon intéressante.

En effet, une personne normale non-philosophe est prête à indiquer des conditions suffisantes et nécessaires pour la vérité et fausseté de normes.

Nous allons examiner un échantillon des raisons a priori données jusqu'ici pour établir cette impossibilité de connaissances normatives.

Examinons l'argument suivant, qui peut être appelé un argument analytique et sémantique. Dans l'usage philosophique, on attribue la vérité ou la fausseté à des propositions. Les normes ne sont pas des propositions. Donc elles ne sont ni vraies ni fausses.

Deux objections contre cet argument.

Nous pouvons mentionner tout de suite deux objections. Si on pouvait montrer que des normes peuvent être vraies ou fausses, on commencerait probablement à appliquer «vrai et faux» comme prédicats de normes. Il y a quelque temps «carnivore» ne s'appliquait qu'à des animaux. Actuellement, on

l'applique aussi à des plantes. Donc : si une définition traditionnelle est mauvaise, on la change. La philosophie n'a pas comme fonction d'immoblliser à tout jamais la terminologie. L'argument que nous discutons ici prend comme accordé ce qu'il s'agit de prouver : il présuppose que les croyances qui font de «vrai» et «faux» des prédicats applicables exclusivement à des propositions, sont vraies.

C'est précisément cette présupposition que nous devons discuter. Elle peut s'avérer fausse. Dans ce cas, l'usage concernant les termes «vrai» et «faux» n'a qu'à être changé.

Nous en venons maintenant à notre seconde objection.

Si on pouvait montrer que des normes peuvent être vraies ou fausses, on pourrait leur appliquer les règles logiques. Par exemple, nous pourrions appliquer le principe du tiers exclu. S'il était vrai qu'on ne doit pas tuer, on pourrait affirmer : «Il est vrai ou faux qu'on ne doit pas tuer et il n'y a pas de troisième possibilité». On pourrait donc traiter des énoncés affirmatifs et normatifs de la même façon et cela dans des contextes importants. C'est en soi un argument de poids pour appeler les mormes, des propositions. C'est un argument de poids pour ajuster de vieilles classifications à notre nouvelle conception des choses.

L'utilité ou la convenance de notre classification d'entités en propositions et non-propositions dépend de ce qu'on fait avec les propositions, par exemple : de ce qu'on leur applique les règles du calcul des propositions. Si des normes peuvent être vraies ou fausses, c'est une excellente raison pour les inclure dans une large classe d'entités qui contiendrait à la fois propositions non normatives et ce qu'on pourrait appeler propositions normatives.

Provisoirement, nous concluons donc que le premier argument est faible et ne fonde pas un rejet à priori de la possibilité de normes vraies ou de connaissance normative authentique.

Argument ontologique contre la connaissance normative.

Procédons maintenant de l'argument sémantique ou analytique à l'argument ontologique.

Un énoncé vrai affirme de ce qui est, qu'il est, et de ce qui n'est pas, qu'il n'est pas. En d'autres mots, il affirme que ce qui est le cas, est le cas et que ce qui n'est pas le cas n'est pas le cas. Or, la vérité est l'«adaequatio rei et intellectus», ou la vérité consiste en accord avec la réalité.

Toutes ces formules sont utilisées traditionnellement en référence à la soi-disant «conception classique» du vrai. Considérons maintenant une norme disant que ceci ou cela devrait être.

Mais être n'est pas devoir être, ni ne pas être, devoir ne pas être.

La formule «adéquation de la chose et de l'intelligence» présuppose la chose, c'est-à-dire : un objet dont un énoncé s'affirme.

Cet objet doit actuellement être présent et il ne suffit pas que cet objet devrait être présent. De même, la formule «accord avec la réalité» présuppose une réalité.

Si nous disons avec Hobbes que les hommes doivent chercher la paix, il se peut que personne ne cherche la paix. Et si nous disons avec Nietzsche que les hommes doivent ne pas chercher la paix, il se peut que tous la poursuivent, sans faire attention à Nietzsche.

La validité d'une norme est indépendante de l'existence de ce qu'elle prescrit. Que personne ne suive Nietzsche ne réfute pas sa norme. Mais si cette norme se prononçait sur le réel, elle serait réfutée par cette circonstance. Donc : quelle que soit la validité de normes, elle ne s'assimile pas à la vérité.

Objections contre l'argument ontologique.

Il y a de multiples objections dignes d'attention qui diminuent la force de ces arguments ontologiques. (1)

D'abord, je ne connais pas de tentative sérieuse pour montrer qu'un monde objectif des valeurs n'existe pas et ne peut pas exister.

Selon certains platonisants modernes, les mathématiques ont un objet et leurs énoncés sont vrais de quelque chose.

On peut appliquer la formule sur l'adéquation de l'intellect à son objet si une de ses formes de platonisme est défendable.

Un monde d'objets mathématiques peut exister ou peut ne pas exister. On n'a pas montré que son existence est *inconcevable*.

De même, l'existence d'un monde des valeurs n'est pas inconcevable.

Et, s'il existe un monde des valeurs, des normes pourraient être vraies ou fausses.

Dans ce cas, si la paix est une valeur et devrait exister, la norme de Hobbes pourrait s'accorder avec un objet, une réalité.

En second lieu, regardons les deux énoncés : «Il est vrai qu'il existe des cygnes noirs» et «Il est vrai que tu devrais aimer ton prochain». La définition classique de la yérité admet la formule qu'il est vrai qu'il y a des cygnes noirs, si c'est le cas qu'il y a des cygnes noirs.

⁽¹⁾ Seul le concept classique du « vrai » est mentionné ici, mais nous pourrions même plus facilement arriver au même résultat en partant d'une des deux autres théories principales du « vrai » : la théorie qui identifie vérité et cohérence, et le concept pragmatique.

Donc, l'objet, la réalité avec laquelle l'énoncé doit être en accord pour être vrai est le fait que quelque chose est ainsi et pas autrement.

Maintenant, cette formule s'applique à la règle d'or. Nous pouvons dire qu'il est vrai que vous devriez aimer votre prochain comme vous-même, si c'est le cas que vous devriez l'aimer à ce point.

S'il en est ainsi, la norme affirme de ce qui est, que c'est. Une norme disant que vous ne devriez pas l'aimer moins dirait de ce qui n'est pas, que ce n'est pas.

D'où on peut conclure que les définitions classiques de la vérité s'appliquent au moins à certaines normes, si seulement il pourrait être le cas que nous devons agir comme les normes nous l'indiquent. Et nous ne pouvons décider a priori si cela peut être le cas ou non.

Inférences de ce qui est à ce qui doit être.

Une des rares règles précises et non triviales sur laquelle presque toute la philosophie analytique est d'accord, est la suivante :

De ce qui est, on ne saurait conclure à ce qui doit être.

Rien, dans ce que nous disons, ne contredit cette règle.

Ou, plus précisément, rien ne contredit ici cette règle si nous l'interprétons d'une façon plausible, qui, toutefois n'est pas l'interprétation toujours donnée.

Considérons deux espèces d'inférences :

Dans la mesure où la maxime est interprétée de telle façon que I est incorrect, quelle que soit la valeur de X, la règle me paraît acceptable.

Mais si on déclare également II incorrect pour toutes les valeurs de X et de Y, le cas est différent.

Insérons pour X: "A doit être » et pour Y, « A ».

Nous obtenons:

Si c'est le cas que A doit être A doit être.

Pourvu donc que « A doit être » puisse être le cas, l'inférence II est parfois correcte.

La prémisse de l'exemple pourrait très facilement se concevoir comme une norme : dans ce cas, on accepterait l'inférence II, mais en la privant de tout intérêt.

Le point central est toutesois l'interprétation de «c'est le cas que ...», «il est vrai que ...» ou « — ».

Si on pouvait montrer que l'adjonction de ces énoncés à «x devrait être» ait comme résultat des énoncés absurdes ou contradictoires, ou des conceptions du monde ontologiquement impossibles, alors seulement notre thèse serait en danger.

Il en serait de même si on pouvait montrer que cette adjonction change nécessairement le sens soit de «c'est le cas que» et de ses synonymes, soit de «A devrait être», soit des deux.

A notre connaissance, personne $n^\circ a$ montré que pareille transformation a lieu.

Réassertion : Certaines normes peuvent être vraies.

Vous voudrez bien m'excuser d'abandonner ici cette discussion. J'ai la conviction que les arguments que je n'ai pas traités ne sont pas plus concluants que ceux que j'ai essayés de réfuter.

Provisoirement, je crois donc qu'il est possible que certaines normes soient vraies, et que la connaissance normative n'est pas logiquement, (ou ontologiquement) mais techniquement impossible.

Mais pourquoi défendre cette possibilité si on est convaincu de son irréalité?

Pour quoi se battre pour la reconnaissance d'une possibilité ? Est-ce qu' une simple possibilité philosophique n'est pas fantomatique et presque contradictoire ?

Dans mon cas, je m'occupe de cette possibilité parce que je ne suis pas convaincu que dans l'avenir l'homme ne trouvera pas un jour des connaissances normatives.

Il sera peut-être capable de vérifier ou de falsifier une norme, ou, du moins, de la confirmer ou l'infirmer. Je ne suis ni sûr qu'il y a des vérités normatives à infirmer ou confirmer, ni certain qu'il n'y en a pas.

Et, comme le climat philosophique dans les pays Anglo-saxons et scandinaves est froid comme la glace quand il s'agit de l'objectivité ou vérité des normes ou valeurs, un dégel est désirable.

Vous pouvez me donner vos conseils. Faut-il abandonner ou continuer l'effort vers un changement de climat ?

Est-ce que l'objectivité des normes mènerait au fanatisme ?

Ce qui suit voudrait être une hypothèse sur l'origine de ce climat glacial.

Un facteur important a été la forte aversion chez beaucoup contre le dogmatisme et le fanatisme en religion, morale et politique. On a cru que ces phénomènes hideux étaient dus à la croyance que je suis absolument dans le vrai et que mon adversaire a absolument tort.

Selon les nihilistes suédois et danois de la valeur (Hägerström, Phalèn, Ross), cet objectivisme moral a contribué puissamment à la violence mentale et physique qui caractérise notre histoire.

Je voudrais suggérer que l'idée d'une connaissance normative paraîtrait moins étrange et repoussante, si on pouvait la combiner avec une idée qui rendrait impossible qu'elle puisse mener au fanatisme.

Cette idée est l'idée de vérification qui empêche un passage simple de vérité à connaissance.

Le fanatisme n'est possible que si l'on croit que la vérification est aisée.

Prenons la règle d'or. La croyance qu'elle est vraie; ou qu'elle est fausse, n'en font pas une connaissance.

Du fait que le théorème de Fermat est vrai ou faux et de la croyance qu'il est vrai, ne suit pas la connaissance de sa vérité. Peut-être ne la connaîtrons-nous jamais. Dans tous les cas où la vérification est impossible, nous ne passons jamais de la connaissance que p ou non-p est vrai à la connaissance que p est vrai ou que non-p est vrai.

Ceci suggère que le chemin menant de la connaissance que l'un de nous deux a raison, à la connaissance que moi j'ai raison, peut être aussi ardu ou même beaucoup plus ardu pour la connaissance normative que pour la connaissance de fait.

Or, c'est bien ce qui semble être le cas.

Le désaccord montre que la vérification est très problématique.

Il n'y a pas de bonnes raisons pour rejeter la possibilité de la vérité de normes mais il y a de multiples raisons pour rejeter l'assertion que nous possédons actuellement une connaissance normative.

La raison majeure est, je crois, le désaccord persistant entre gens normaux, compétents, intéressés et compréhensifs.

Jusqu'où va ce désaccord ? Il semble moins grand par rapport à des normes fondamentales que par rapport à des normes dérivées. Notons aussi que des désaccords de fait jouent un grand rôle dans les controverses politiques et idéologiques.

Néanmoins, il y a, concernant les normes et les procédés de vérification des normes, un désaccord suffisant pour nous forcer à les rejeter du domaine du connu.

Une planète avec Hume renversé.

Un des passages les plus célèbres de la philosophie anglaise est le suivant.

*Dans tout système de moralité que j'ai rencontré jusqu'ici, j'ai toujours remarqué que pendant un certain temps l'auteur procède selon les méthodes de raisonnement usuelles, établissant l'existence de Dieu ou faisant des observations sur les affaires humaines; pour être étonné subitement qu'au lieu de trouver des propositions dont la copule est étre ou ene pas être, j'en trouve avec édevoir être, ou édevoir ne pas être. Ce passage est imperceptible mais extrêmement important. Car, comme ce édevoir exprime une nouvelle relation, il est nécessaire de l'expliquer et de l'observer, et qu'en même temps, une raison puisse être donnée pour ce qui semble inconcevable : la dérivation de cette nouvelle relation à partir d'autres, complètement différentes.

Supposons maintenant une planète sur laquelle les lois physiques sont terriblement compliquées, pratiquement impénétrables et que les habitants, surtout intéressés à la morale et indifférents à la physique, soient d'accord sur toutes les normes fondamentales. Ces normes deviendront bientôt des axiomes évidents et contestés uniquement par des fous.

La vérification y sera nécessaire pour les normes dérivées et spécialement pour celles qui sont dérivées à l'aide d'hypothèses physiques.

Je pense que, sur cette planète, David Hume aurait pu avertir les philosophes et dire: «Comment pouvaient-ils passer des propositions normatives sûres et certaines, aux propositions physiques extrêmement douteuses? Des auteurs «physicalisants» oublient, dirait-il, de nous dire comment ils passent du normatif au physique.

Sur cette planète, il y aurait des nihilistes physiques, proclamant que les énoncés physiques ne sont ni vrais, ni faux et qu'en plus, pour des raisons à priori, ils ne peuvent pas être vrais ou faux.

Le monde des lois physiques, diraient-ils, est une illusion et le monde des valeurs est seul réel; or, pour être vraie, une proposition doit être en accord avec le réel.

Il n'y a donc pas de réalité avec laquelle la physique pourrait être en accord.

Le consensus de tous ne devrait pas être pris comme critère du vrai. Il y a toutefois des raisons de croire que ce qui est considéré actuellement comme connaissance a acquis ce statut partiellement à cause de l'accord pratiquement unanime entre compétences.

Ce que mon mythe veut suggérer, c'est que des variations dans les conditions d'accord peuvent faire varier nos conceptions de ce qui est réel ou objectif, en faveur de modèles normatifs de la réalité et loin des modèles physiques ou non-normatifs.

A la méthodologie de l'examen de la validité de normes, manque un chapitre correspondant à celui consacré à l'observation dans la méthodologie des énoncés non normatifs. Il faut se rappeler toutefois que ce n'est pas l'observation qui justifie son propre statut.

La psychologie et physiologie de l'observation est basée elle-même partiellement sur l'observation et ne peut s'utiliser pour une justification de l'observation, sans s'engager dans un cercle vicieux.

Le statut de l'observation comme source de connaissance semble être postulé ou être pris comme évident intuitivement.

C'est-à-dire, la justification de ce statut semble ne pas différer du genre de justification dont on a besoin en relation avec des normes, pourvu que nous puissions tous trouver certaines normes évidentes.

Quant au principe d'induction, on est d'accord pour affirmer qu'il ne se justifie pas par observation. Max Black et d'autres préfèrent parler de ce principe comme d'une tactique, la tactique de s'attendre à certains faits plutôt qu'à d'autres. Ce principe est formulé comme une norme.

Si cette norme était modifiée, les textes en physique ou en histoire s'en trouveraient radicalement modifiés.

Tout ceci n'ajoute rien aux raisons de croire à la possibilité d'une connaissance normative mais élimine certains malentendus.

Peu d'adhérents de la thèse selon laquelle «vérité» et «vérifiabilité» sont intimement liés, subsistent actuellement, mais pour eux, notre article ne démontrera pas beaucoup. Ils demanderaient un ensemble de règles de vérification de normes, et nous n'allons pas traiter ce problème. En général, nous serions en faveur de méthodes comme celles que Husserl décrit dans ses «Logische Untersuchungen» et applique à des logiques fondamentales. La faiblesse du procédé phénoménologique est l'absence d'accord parmi ceux qui essayent de l'utiliser. Cette absence d'accord n'est pas essentielle dans nos discussions de principes de vérification.

RECAPITULATION

- Des normes qui ne sont pas dérivées d'autres normes mais occupent une position axiomatique dans un système normatif, des « normes fondamentales » sont en général considérées comme valides ou invalides (légitimes ou illégitimes) mais pas comme vraies ou fausses.
- 2. Les arguments les plus fréquents contre l'application de l'opposition «vrai-faux» aux normes, sont des arguments a priori. Ces arguments présupposent ce qu'ils veulent démontrer.
- 3. Si des énoncés du genre « Vous devriez faire X » sont vrais si, et seulement si, vous devriez faire X, et si et seulement si c'est le cas que vous devriez faire X, et si ces formules se réfèrent à une conception de la réalité avec laquelle la vérité est en accord, alors c'est le choix des modèles ou conceptions de la réalité qui décidera si certaines normes peuvent être vraies ou fausses.

- 4. Si, par exemple, certaines variétés d'interprétations platoniciennes des mathématiques ou de la logique sont choisies, la porte est ouverte pour des conceptions non empiriques de la réalité. Un monde des valeurs ou des normes peut se concevoir à l'instar des mondes d'objets des mathématiques.
- 5. Tandis qu'il y a un accord pratiquement complet concernant des axiomes mathématiques et logiques et aussi un accord important concernant les critères de compétence, il y a désaccord concernant les normes fondamentales et les critères de compétence morale. C'est une raison suffisante pour affirmer que nous ignorons si oui ou non nous possédons une connaissance normative.
- 6. Dans des conditions très différentes des notions, le degré d'accord en physique pourrait être moins élevé que celui en morale fondamentale. Probablement, notre modèle de la réalité serait, dans ce cas, partiellement normatif.
- 7. La violence de la réaction contre l'idée d'appliquer l'opposition «vraifaux» aux normes semble, en philosophie scandinave et anglo-saconne,
 être due à la croyance selon laquelle cette réaction est nécessaire pour
 combattre le fanatisme en religion, morale et politique.
- 8. Un effet similaire pourrait toutefois être obtenu en soulignant les sources d'erreur qui nous affectent, quand nous passons d'une croyance en la vérité ou fausseté d'une norme à la croyance en sa vérité, et d'une croyance en sa vérité à une croyance dans notre connaissance de cette vérité.

Si on met l'accent ainsi - et, vu les désaccords, on a certainement raison de la faire -, on n'affaiblit nullement notre conclusion centrale selon laquelle des normes peuvent être vraies ou fausses.

Ame NAESS (Oslo)